

entépec. Ce savant a exploré les ruines d'un palais de l'Yucatan, plus large que le temple de Palenque et des milliers d'années plus ancien, mais bâti toutefois par les Maiyas. Palenque était le lieu des sacrifices de la nation. Le Dr Plongeon affirme de plus qu'il a trouvé la clef des hiéroglyphes de Palenque, mais que le manque d'argent seul l'a empêché, jusqu'à ce jour, de publier le volume qu'il a écrit sur ce sujet. Il espère cependant, avec l'aide de ses amis, faire imprimer bientôt son *Histoires des Maiyas*.

Cette partie du Mexique, comprenant les départements de Chiapas, de Tabasco et la république du Honduras, a dû être très peuplée autrefois. Entre Salto de Agua et San Cristobal, il y a une église à toutes les trois lieues. Ces églises, bâties par les Franciscains espagnols, sont aussi larges que celles que l'on voit dans les campagnes du Canada. Elles sont construites en pierres rouges, avec la façade cimentée (c'est aussi le même genre dans la Louisiane) et flanquées de tours moresques qui abritent deux ou trois cloches. Les églises sont encore là mais les Indiens n'y sont plus !

Il ne nous reste rien, ou presque rien, de cette nation ! Les Espagnols, dans leur grand zèle, ont renversé et détruit temples, idoles, hiéroglyphes : on ne retrouve que quelques vestiges échappés, sans doute, au milieu des solitudes actuelles. Ces fragments, cependant, laissent entrevoir une poésie profonde, une littérature brillante et une haute philosophie.

San Cristobal, autrefois le siège du métropolitain ecclésiastique de toute l'Amérique centrale, contient encore vingt églises. La cathédrale est une modeste construction mais l'évêque actuel est un prélat très savant, dit-on. Pour atteindre San Cristobal, il faut franchir des hauteurs de 10,000 pieds. C'est du haut de ces montagnes que la vue est grandiose, digne de

“ Jéovah qui, des grands monts, a couronné les cimes.”

Les derniers descendants des Maiyas sont encore de beaux hommes, grands et forts, mais la civilisation les a dégradés. La canne à sucre leur fournit une boisson dont ils s'enivrent et qui cause chez eux des maladies héréditaires telle que la phthisie.

Ils sont condamnés à périr tous : c'est d'ailleurs le sort des Naturels Américains devant les blancs. Ils reculent d'abord, puis disparaissent—Les Indiens du Mexique ont dix fois plus souffert que les Indiens des Etats-Unis. Ils furent les bêtes de somme qui portaient le poids du jour, tandis que les maîtres espagnols s'engraissaient du fruit de leurs sueurs et de leurs labeurs.

Les conquérants du nouveau monde qui, trop souvent, n'étaient que de grossiers soldats, des hommes endurcis et avides, ne virent dans le Mexique qu'une immense mine d'or, dans ses habitants que des machines destinées à les exploiter. Les Espagnols semblaient d'une nature supérieure aux Indiens, et ils sacrifiaient leurs vaincus avec une barbarie sans exemple chez les autres nations qui envahirent ce continent depuis le XVe siècle.

Aujourd'hui, l'Espagne paraît expier tant de sang, elle a perdu toutes ces possessions, deux exceptées, qui lui échapperont bientôt—c'est ce que pense Oncle Sam. Son influence, si grande il y a deux siècles, alors que d'accord avec le Portugal, elle avait mérité d'être l'exécutrice des décrets providentiels et seule capable de les accomplir dans le Nouveau-Monde, son influence, dis-je, marque présentement zéro au thermomètre de la diplomatie européenne.

N. BELLEAU GAUVREAU.
Ingénieur civil.

Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire.—SAMUEL DE CHAMPLAIN.

Savez-vous que nous sommes bien aveugles, bien insensés, bien bêtes, de ne nous occuper que de ce monde, de nous amuser à des bagatelles, de prendre racine ici-bas comme si l'éternité nous y était promise et d'oublier cet autre monde, ce beau royaume !—EUGÉNIE DE GUÉRIN.

GRAND INVENTAIRE

Il doit y avoir là dedans beaucoup de choses inutiles dont, un beau matin, je ferai une flambée, pensais-je depuis longtemps, en jetant, parfois, un regard significatif vers le tiroir où, depuis longtemps, s'entassaient dans un pêle-mêle inévitable—la masse en grossissant toujours—les objets les plus divers de formes, de couleurs et de provenance, mais s'appelant tous pour moi du même nom : souvenir.

Je les aime bien pourtant, mes souvenirs ! mais il faut devenir raisonnable, et n'est-il pas puéril de conserver ainsi de longues années durant, et avec des soins religieux une petite masse informe qui fut jadis un bouquet parfumé, un nœud de ruban fané, un bout de papier terni, parce que ces riens vous mettent dans l'âme une pensée d'autan ?

Donc, hier, ayant une heure à disposer : Faisons le ménage ! me dis-je, et appelant tout mon courage à l'aide, me voilà, plongeant à dessein destructeurs, mes mains profanes dans les fragiles reliques.

Voyons d'abord le contenu de cette petite boîte mystérieuse... Ah ! elle sert de chaise à quelques papillons séchés, captivés pendant une course lointaine. Au déplacement de l'air, l'un d'eux se penche sur son aile et il me semble, une seconde, que, ranimé, il va s'élancer vers le ciel ensoleillé auquel mon caprice cruel le ravit, un jour d'été. Son voisin, ce beau gris d'argent avec des ailerons d'un rose brillant, est d'une espèce très rare : c'est M. L..., un Ecossais, fort connaisseur, qui me l'a dit... Le malin aurait bien voulu en enrichir sa collection ; mais, nenni, je n'ai pas voulu le lui donner, justement parce qu'il semblait y tenir beaucoup !...

D'ordinaire, je ne suis pas méchante ; mais c'était si plaisant de tenir la dragée haute à ce rageur. Pour expliquer mon refus, je jouais la collectionneuse sérieuse !... Ha ! ha ! toute ma richesse ? quelques insectes dormant dans une pauvre boîte en carton perdue au fond d'un meuble...

Bien entendu, je les garde encore mes papillons : remettons en place.

Ce paquet de lettres, maintenant ?

J'ai quelque peine à défaire le nœud serré de ce cordonnnet rose... Enfin, m'y voici, et les pièces détachées tombent éparses sur mes genoux, abondante cueillette à peine défraîchie de la première floraison de mon printemps.

Oh ! le doux poème !... avoir dix-huit ans, des illusions plein la tête et, au cœur, son premier amour !

Correspondance toute pleine de fraîcheur et de cette ardente confiance ne doutant de rien, qui, tous, nous anime au sortir de l'adolescence. Chaque phrase est une chaste caresse à l'aimée, un audacieux défi à l'avenir...

Echo, répercutant dans la montagne le refrain terminé du pêcheur ; soleil, semant ta poudre d'or sur l'épave flottante, débris d'un naufrage, vous n'avez pas plus de poésie que n'en ont, pour qui sait se souvenir, ces lambeaux retrouvés d'un beau rêve envolé !...

Et ce bouquet fané et presque tombant en poussière ? En le touchant, il me semble qu'un doux arôme s'en échappe encore, parfum exquis, enivrant, émanant des chères réminiscences qu'il évoque !...

Pauvres fleurettes ternies et desséchées maintenant, ce soir là, fraîches et odorantes, vous orniez mon corsage de débutante gauche et rimide ; vos pétales brillants et rebondis me semblaient autant de lèvres carminées souriant à mes illusions... maintenant, palies et ridées, vos corolles ont l'air de pleurer, comme moi, tant d'espérances déçues. Avez-vous donc une âme, et le frisson qui vous agite quand la brise vous caresse et que le papillon vient se poser dans vos calices n'est-il pas seulement le jeu du vent, mais un doux tressaillement sous les baisers de l'amant ?... Ah ! alors, cautions, discrètes confidentes ; parlez-moi des chers disparus...

Mais non, vous ne pouvez m'entendre ; vous n'avez pas de voix : c'est mon cœur qui vous prête son langage ; car, le temps, qui fait de vous des ruines, n'a pas de prise sur le cœur !...

Que peut contenir, voyons, cette large enveloppe avec son austère bordure noire ?...

Quelques images pieuses, souvenirs du couvent, modestes présents échangés au moment du départ. Chacune porte le nom de la *donatrice* et chacun de ces noms a pour moi son histoire.

L'une d'elles, cependant, a tracé au-dessous de son seul prénom, ces quelques mots : “ Sois heureuse et ne m'oublie pas ?...” Comme cela peint bien l'angélique bonté de mon ancienne compagne d'études ; ce point d'interrogation terminant sa phrase à l'air d'une prière : ne m'oublie pas ?... Toutes ses ambitions se bornaient là, le bonheur de ses amies et une pensée de ceux qu'elle aimait. Je me souviens : la moitié, au moins, de son vœu s'est réalisé.

Elle était la meilleure élève, moi la plus méchante ; cependant, nulle ne m'était plus chère... amour des contrastes, sans doute !... Je me plaisais à sa conversation toujours sérieuse ; j'aurais voulu, me semblait-il, courir toujours auprès d'elle dans la vie ; mais, hélas ! le jour vint où il fallut nous séparer. Renonçant au monde, avant d'en avoir connu les désenchantements, elle ensevelit dans le cloître dix-huit printemps, les plus nobles qualités et de beaux talents... C'est de là que, il y a deux mois à peine, elle partit pour s'en aller à Dieu, n'ayant pas même accompli sur terre son quart de siècle !... Et je n'ai pu seulement jeter sur sa tombe une fleur sur laquelle avait coulé mes larmes !...

Mais, bah ! à quoi bon m'attarder en de vains regrets ? tant de misères ici-bas nous arrachent des pleurs, pourquoi gémir sur ceux qui meurent pour aller vivre, enfin !...

Laisse, ô ma pensée, laisse dormir le passé !...

Quel est ce manuscrit jauni, poudreux ?

Poèmes inachevés, nouvelles ébauchées, historiettes n'ayant qu'une tête... preuves de mon inconstance que je pourrais appeler une liasse de commencements, car à la plupart il manque la fin, la finesse aussi peut-être ? Pourtant, redressant une petite correction en passant sur un vers boiteux, je relis la pièce et me fais un compliment. Vraiment, je n'ai pas eu la main trop malheureuse !

Se faire un compliment à soi-même ? il y a un proverbe qui dit, je ne sais plus en quels termes, que cela n'a pas de sens commun... Ce proverbe là n'est pas raisonnable, puisque, indéniablement, les félicitations que l'on se donne *in petto* sont à peu près les seules véritablement sincères que l'on ait chance de recevoir ?

Mais, tiens, je m'oublie à philosopher et le temps court : vite, quelles sont ces photographies ?

Un groupe d'écervelées—pardon gentilles amies—grimaçant toutes plus ou moins, contenant à peine un fou rire. L'une d'elles louche horriblement. C'est une trahison du photographe, je vous assure qu'elle n'a jamais louché de sa vie ; je le sais bien, moi, qui regarde par ses yeux...

Et cette miniature ?

Oh ! la fillette boudeuse ! Son regard n'était pas tendre, bien sûr, à six ans, et ce petit poing fermé sur le genoux maternel à l'air menaçant... Je pardonne à l'artiste (!) de lui avoir, dix ans plus tard, planté l'œil un peu de travers. Mais l'heure passe, rangeons ; voyons encore ce bout d'imprimé découpé dans les colonnes d'un journal ?

Quel immense deuil me rappelle ces quelques lignes ? quelle évocation de sanglots, de désespoir ?...

Mais le temps, ce grand destructeur, est aussi un habile médecin. Celui-là était un sage qui, le premier, a dit cela et, sans doute, il avait souffert... il avait aimé...

Poursuivons.

Ciel ! quel rapprochement ! Egalement découpé et conservé le récit d'une fête joyeuse et bruyante. C'est ainsi dans la vie : souvent les extrêmes se touchent et parfois nous sourions, les yeux encore humides des pleurs amers que nous venons de répandre.

Que serait l'espérance dans le monde si, avec elle, Dieu ne nous avait donné l'oubli ?

Ding, ding, ding, l'heure m'appelle ; je vous quitte, ô mes chers souvenirs ! retournez tous et, pour longtemps encore, dormez au fond de mon tiroir.

AIMÉE PATRIE.